

ROBERTO GAC ARTIGAS

**CORRESPONDANCE
UNILATÉRALE AVEC SOLLERS**

Disputatio

(à propos du Chili et de l'évolution du roman)

Couverture : Chantal Waszilewska, webmontage.

**4ème de couverture: BRAUN-VEGA, Portrait de
Roberto Gac, Arcueil 2009.**

Le présent recueil réunit un ensemble de lettres adressées à Philippe Sollers à l'époque où il dirigeait la revue *Tel Quel*. Ces lettres ne méritèrent aucune réponse écrite pertinente. Tout au plus, j'obtins de la part de Philippe Sollers qu'il acceptât de s'entretenir quelques fois avec moi. Les entretiens eurent lieu soit aux Éditions du Seuil, soit au café du coin. Je m'efforce de décrire ces rencontres avec la plus grande fidélité possible. Quant au recueil épistolaire, il n'est pas exhaustif, car j'ai adressé les premières missives sans conserver de double. Pourtant, j'ai l'impression que celles qui ont été préservées donnent une idée assez précise de la dispute idéologique et scripturale qui m'opposa au chef de file de *Tel Quel*. Même si *Tel Quel* n'existe plus aujourd'hui, il me semble que les idées sur la

littérature (notamment sur le roman) mises en question à travers les anecdotes du récit épistolaire, sont et seront -sous une forme ou une autre- toujours d'actualité. C'est bien connu, l'une des caractéristiques intrinsèques de la littérature (et, en général, de l'art), c'est sa chronologie spécifique, qui ne garde pas nécessairement de lien immédiat ni avec la chronologie éphémère de l'auteur ni avec l'époque où l'œuvre a été conçue et développée. Il est nécessaire de rappeler aussi le climat politique qui régnait dans les années 70. Il était question du passage du capitalisme au socialisme par la voie démocratique, sans recours aux armes et à la révolution violente. Les tensions et les discussions idéologiques étaient extrêmes. Mai 68, encore tout proche, en était sans doute l'origine, mais également l'arrivée au pouvoir de l'*Unidad Popular* au Chili, grâce au programme commun de gouvernement mis en place par le *partido socialista* et le *partido comunista*, accord qui trouvait un écho étonnant dans la vie politique française. En effet, l'union de la gauche en France et le programme commun des socialistes, des radicaux de gauche et du parti communiste français, s'inspiraient ouvertement du gouvernement de Salvador Allende à Santiago. Puis vint le coup d'État de Pinochet et la répression sanglante du peuple chilien, qui éveilla

une vague de solidarité dans le monde entier, surtout en France et à Paris, où de nombreuses manifestations eurent lieu contre le néofascisme au Chili.

Lorsque je fis la connaissance de Sollers, celui-ci était encore " maoïste ", comme beaucoup de membres du groupe Tel Quel. Je ne pouvais pas imaginer qu'il allait devenir, quelques années plus tard, un fervent dévot du pape Jean-Paul II. Comme chacun sait aujourd'hui, le pape, politicien averti, faisait partie, avec le président Reagan et Mme Thatcher, de l'alliance trilatérale contre l'Union Soviétique. Le revirement idéologique de Sollers fut parallèle à son revirement d'écrivain qui, après avoir fait vaciller avec ses théories avant-gardistes les fondements du roman, devint un romancier parisien ordinaire. Bien entendu, sa migration des éditions du Seuil, l'hébergeur de la revue Tel Quel, vers les éditions Gallimard, où il mit sur pied une copie rebaptisée *l'Infini*, est aussi à mettre en parallèle avec sa trajectoire insolite¹.

Le lecteur sera peut-être choqué par mon apparente insolence envers un écrivain loué et craint par toute l'intelligentsia française. D'autres pourraient y voir un grain de folie, tant le déséquilibre entre un écrivain français célèbre et un écrivain exilé et encore inédit, était flagrant. Face à Sollers,

pour attirer son attention et provoquer la "disputatio" que je cherchais, je m'inspirais des mêmes écrivains qu'il admirait : Lautréamont, Artaud, Sade, Dante, Rimbaud, Aragon, etc., dont l'insolence ou la folie sont légendaires. En vérité, je n'avais pas beaucoup d'autres atouts pour me mesurer au redoutable chef de l'avant-garde littéraire française.

¹ Rappelons que Gaston Gallimard déclara, sous l'occupation nazie, que sa maison d'édition était "une maison aryenne, aux capitaux aryens", tout en congédiant, dans une lettre d'une ligne, Jacques Schiffrin, son associé et fondateur de la Bibliothèque de la Pléiade, au seul motif qu'il était Juif. Son fils, Claude, et son petit-fils, Antoine, habiles marchands de livres, ont su ménager gauche et droite dans leurs catalogues commerciaux. Cependant, leurs sympathies pour l'extrême droite ne

peuvent pas être niées, comme le prouve, par exemple, le rôle "star" joué chez Gallimard par le "faiseur des Prix littéraires de la maison", Richard Millet, chantre du terroriste néonazi norvégien, Anders Breivik.

"Le but de toute recherche théorique est :
1) trouver *la vie*,
2) rendre perceptible sa pulsation,
3) et constater l'ordonnance de
tout ce qui vit."

Wassily Kandinsky *

***Je tiens à cette citation du grand peintre et théoricien de l'art contemporain, car elle éclaire le sens de ma démarche. Je voulais donner forme à une pensée littéraire non pas en me retranchant dans l'isolement d'un bureau, mais en développant une expérience vitale, malgré les risques et les humiliations que cela pouvait impliquer. Il me fallait donc *trouver la vie* et *rendre perceptible sa pulsation...* quitte à être pris pour un "illuminé".**

**PREMIER ENTRETIEN AVEC
SOLLERS**

...Philippe Sollers vint me chercher dans la petite salle d'attente des Éditions du Seuil, où je l'attendais debout, essayant d'organiser mes idées pour profiter du mieux possible des minutes qu'il allait me concéder.¹ Je fus surpris par son aspect encore juvénile, quelque peu grassouillet, et aussi par l'élégance de ses vêtements d'été. Il me salua avec une amabilité nerveuse et empressée, puis me conduisit jusqu'à son bureau, situé au fond d'un couloir obscur, labyrinthique. Un homme à lunettes l'attendait (peut-être l'un des écrivains de Tel Quel). Il me fut immédiatement présenté, mais je ne pus retenir son nom. Tandis que Sollers expédiait ses affaires en suspens avec son premier interlocuteur, je me concentrai dans l'observation du lieu où je me trouvais.

Deux bureaux massifs et laids, unis par le bord frontal, occupaient le centre d'une pièce relativement petite et mal ventilée, bourrée de livres, éclairée faiblement par une lampe, déjà allumée malgré l'heure peu avancée de l'après-midi. Un portrait du jeune Mao, un autre de Freud, déjà vieux et malade, quelques inscriptions en chinois et, exhibé sur une étagère, le

dernier roman de Sollers, constituaient le cœur d'une ambiance froide et assez sombre.

L'homme à lunettes se leva, prit congé et disparut au-delà de la porte, dans la noirceur du couloir.

Avec une grande célérité Sollers s'informa de mes origines, de mes études, de mes diplômes, de mes voyages, de mes connaissances linguistiques, du nombre et du sujet de mes livres. Au milieu de la rafale de questions, apprenant que j'étudiais le russe, il me recommanda vivement l'étude du chinois. Puis il se plaignit du fait que j'étais venu les mains vides, sans lui apporter mes textes. Je lui promis de repasser le lendemain avec *La Curación (La Guérison)*, sorte de traversée scripturale de *La Divine Comédie*. Il sourit avec dépit, regretta le fait qu'aujourd'hui presque personne ne s'intéresse à lire Dante, dont l'œuvre avait été l'objet de l'un de ses essais, parmi d'autres consacrés à Sade, à Lautréamont et à Mallarmé. Je lui confirmai que j'avais lu et apprécié ses essais, recueillis dans son livre *L'écriture et l'expérience des limites*. Se relaxant, Philippe s'appuya sur le dos de son fauteuil, prêt à écouter calmement mes questions et mes projets.

Je parlai en premier lieu de mon travail d'écriture concernant *Madre/Montaña/Jazmín*

(*Mère/Montagne/Jasmin*), texte où l'histoire du Chili et de la France s'entrecroisent et dont le développement scriptural m'avait conduit à m'intéresser aux recherches de l'avant-garde littéraire française.

Sollers m'écoutait avec attention, tout en intercalant, çà et là, quelques questions. Il me demanda comment je faisais pour subsister à Paris. Je lui répondis que c'était grâce à Chantal, ma jeune épouse française, issue d'une famille d'ouvriers, immigrés polonais, surveillante d'externat dans un Collège d'Enseignement Technique de la banlieue parisienne. Après avoir réussi à vivre quelques années sur mes épargnes accumulées au Chili et aux États-Unis, où j'avais travaillé comme médecin et psychiatre, j'avais eu à choisir entre le retour à l'exercice de la psychiatrie, spécialité qui jadis occupait tout mon temps, ou bien, accepter la pauvreté impliquée par le partage d'un salaire d'un millier de francs, pauvreté qui, néanmoins, m'octroyait une disponibilité presque totale pour me consacrer uniquement à écrire². Philippe célébra en souriant la prouesse de vivre à deux sur des revenus si maigres³. Il me demanda ensuite si je comptais retourner au Chili. Je répondis que l'un de mes plus vifs désirs était celui de me rendre dans mon pays, mais que les études de psychologie de ma femme et le prix du voyage, pour nous exorbitant,

nous avaient obligés à remettre notre départ. Sollers consulta sa montre et m'annonça qu'il attendait quelqu'un qui viendrait retirer un document. La porte s'ouvrit et je vis apparaître une très belle blonde, qui me lança un regard à la fois étonné et hautain à travers ses prunelles bleuâtres.

Pourtant elle n'était pas la personne attendue par Philippe. La jeune femme s'excusa et sortit immédiatement, annonçant à Sollers qu'elle reviendrait plus tard. Nous parlâmes de Barthes. Je communiquai à Philippe mes opinions négatives sur le célèbre théoricien des lettres françaises. Les thèses de Barthes sur la responsabilité nulle de l'écrivain, sur l'irresponsabilité de la poésie qui ne devrait apporter aucune réponse concrète aux problèmes humains, aux disgrâces d'un siècle marqué par le malheur de la conscience⁴, ne tiennent pas compte d'un fait fondamental: après les événements survenus en Russie entre 1917 et 1920, l'humanité peut compter sur une double réponse, collective et individuelle, à ses questionnements essentiels, et cela grâce à Lénine et à Gurdjieff, le premier montrant le chemin qui conduit la société vers un développement harmonieux, le second signalant la route (convergente avec la perspective léniniste) qui mène l'individu à son développement harmonieux.

Philippe me regarda avec une curiosité mêlée d'ironie. Parler de Lénine sans mentionner Marx d'une façon explicite était pour lui aussi dangereux que pour moi le fait de parler de Marx sans faire référence à Lénine⁵. Quant à Gurdjieff -le prétendu mystagogue exorcisé par Pauwels dans sa chasse aux sorcières- Sollers ne connaissait pas son enseignement. Pour lui, la réponse aux questions psychologiques ne pouvait venir que de Freud et de ses disciples. Lacan, par exemple. Je lui rétorquai que pendant une époque j'avais pensé d'une façon semblable à la sienne, mais qu'au cours de mes études, après avoir traversé la presque totalité du savoir psychologique d'Occident, j'avais découvert dans la pensée de Gurdjieff une science dialectique de la nature, laquelle résout de manière rigoureusement matérialiste les contradictions impliquées par le développement psychique.⁶

Quelqu'un frappa à la porte.

C'était la personne attendue, un homme maigre et petit. Après s'être présenté d'une voix presque inaudible, il s'assit dans un coin, attendant la fin de notre conversation.

Je me précipitai sur les minutes d'entretien que j'avais encore devant moi et signalai à Philippe le fait suivant : de même que Lénine mit en pratique les conclusions les plus pures et les

plus parfaites du savoir d'Occident, savoir éminemment social, conceptualisé par Hegel, corrigé et rendu utilisable par Marx, Gurdjieff entreprit une démarche d'égal envergure avec le produit le plus pur et le plus parfait du savoir d'Orient, savoir axé pour l'essentiel sur l'individu et sa psyché. Or, la mise en pratique de ces deux processus révolutionnaires eut lieu à une même époque, dans le pays qui fait le pont géographique et culturel entre l'Orient et l'Occident⁷.

Sollers consulta sa montre encore une fois: l'entretien touchait à sa fin. Néanmoins, nous eûmes le temps d'échanger encore quelques idées sur l'Orient de Mao, sur la Chine du Yi-King. Nous nous accordâmes sur l'importance du Rapport de Yénan, où Mao déploie avec limpidité les idées de Lénine sur l'art et la littérature. Et Philippe rit de bon cœur lorsque je lui racontai que si j'étais là, dans son bureau, c'était la conséquence des conseils oraculaires du *Livre des Changements*, qui résume, à l'intérieur de ses vers et de ses hexagrammes, des millénaires de sagesse populaire.

J'essayai ensuite de revenir à l'analyse de la contradiction croix-carré/cercle-spirale, qui détermine esthétiquement l'engendrement du texte de *Madre/Montaña/Jazmín*, mais Philippe se leva pour me congédier. Il m'assura que dans

l'avenir nous allions nous rencontrer à nouveau pour parler plus longuement de toutes ces choses, tout en me demandant le manuscrit de *La Guérison* pour les jours suivants. Je lui promis de passer aussitôt que possible pour remettre le texte à la réceptionniste des Éditions du Seuil. Après avoir remercié mon interlocuteur de sa gentillesse, je saluai de loin l'inconnu qui avait assisté, ahuri, à la dernière partie de l'entretien et je sortis du bureau en refermant la porte derrière moi...

¹ Cet entretien eut lieu à Paris, à la fin du mois d'août 1973, aux Éditions du Seuil, dans le bureau de Tel Quel. À l'époque Sollers avait 36 ans ; moi, 32.

² Possédant un double diplôme comme docteur en médecine au Chili et aux États-Unis, j'aurais pu travailler comme interne à l'Hôpital Américain de Neuilly. Mais le poste m'imposait d'y demeurer pratiquement en permanence. Alors, je privilégiai la liberté et me résignai à assumer la pauvreté... comme Balzac le conseille aux jeunes écrivains dans *Les illusions perdues*...

³ De temps en temps, je faisais des petits boulots manuels, comme les vendanges. Ainsi, je suis allé en Bourgogne pour travailler dans les vignobles près de Beaune, où je gagnai cinq francs de l'heure, ce qui me permit, à mon retour à Paris, de m'acheter des chaussures à grosses semelles (c'était la mode), d'inviter Chantal à dîner à *L'Escargot d'or* et de lui proposer mariage.

⁴ R. Barthes : *La Littérature aujourd'hui* (Essais Critiques, Ed. du Seuil, 1964). Barthes, qui eut la prétention d'écrire une sorte de " nouvelle *Vita Nova*" (son fameux " projet d'un roman ", jamais écrit), ne tient nullement compte de l'héritage dantesque sur la responsabilité de l'écrivain. Pour Dante, comme il le signale dans une lettre à Cangrande della Scalla en 1316, sa *Commedia* est une *réponse poétique* aux malheurs de l'Humanité.

⁵ À mon avis, des grands penseurs du niveau de Marx il y en a plusieurs par siècle. Marx n'est pas plus grand que Hegel ou Nietzsche. Par contre, des hommes de l'envergure de Lénine, il y en a deux à trois par millénaire. Ses détracteurs oublient volontiers de considérer non seulement son immense œuvre théorique (plus de cinquante

volumes), mais aussi le fait qu'il sut mettre en pratique ses idées, conduisant l'un des peuples les plus durement exploités d'Europe au premier rang mondial, changeant le cours de l'histoire au point qu'aujourd'hui presque la moitié de la population de la planète s'inspire de ses réalisations.

⁶ Herbert Marcuse prêchait, contre toute logique, la formule " Marx-Freud " comme thérapie pour assurer le développement harmonieux de l'homme. Or, comment associer un penseur profondément matérialiste avec un autre grossièrement néo-kantien? La formule " Lénine-Gurdjieff " est bien plus logique, car Gurdjieff avait une vision matérialiste du fonctionnement de la psyché.

⁷ Georges Ivanovitch Gurdjieff, né à Alexandropol le 13 janvier 1877, mort à Paris le 29 octobre 1949. Descendant d'une famille d'origine gréco-arménienne, Georges Ivanovitch poursuivit ses études à l'école russe de sa ville natale, avant d'entreprendre de longues pérégrinations à travers l'Orient. Auteur de plusieurs ouvrages, son enseignement commença à prendre une forme institutionnelle en 1912 dans la ville de Saint-Pétersbourg. Il est presque certain que Lénine ne connut jamais l'homme qui posa les fondements d'une psychologie révolutionnaire, tandis que parallèlement les bolchéviques allaient de l'avant avec la révolution socialiste. En revanche, Gurdjieff put continuer à dispenser son enseignement pendant une courte période avec l'autorisation des soviets, et il reconnut partiellement la démarche léniniste. Dans son ouvrage *Récits de Belzébuth à son Petit-fils*, Gurdjieff dénonce la période stalinienne, mais méconnaît le caractère scientifique du socialisme,

caractère qui fait de la révolution léniniste un processus tout à fait nouveau dans l'histoire de l'humanité.

Lénine et Gurdjieff croyaient tous deux accomplir l'unique révolution capable de conduire l'homme à son développement harmonieux. En réalité, il me semble que l'un et l'autre n'ont fait que commencer une demi-révolution, Lénine prenant la perspective de la société, Gurdjieff celle de l'individu. À mon avis, le jour où les hommes pourront accomplir le double processus révolutionnaire, ce jour-là l'humanité aura franchi irréversiblement une distance aussi importante que celle qui nous sépare aujourd'hui de l'homme préhistorique.

Certes, les événements survenus dans les pays socialistes provoqués par la perestroïka de Gorbatchev et la chute du mur de Berlin, invitent à mettre en question le marxisme-léninisme et même à le rejeter, comme s'il s'agissait d'une science socio-économique néfaste et obsolète. Pourtant, on ne rejette pas la théorie de la Relativité parce que celle-ci, mal utilisée, aboutit à la fabrication de la bombe atomique et aux génocides de Nagasaki et d'Hiroshima perpétrés par l'USAF. De même, il me semble présomptueux de croire à la mort des principes et des idéaux de la Révolution d'Octobre. Il faut rappeler que les principes et les idéaux de la Révolution Française survécurent à la Terreur, à l'Empire et à la Restauration et constituent, encore aujourd'hui, deux siècles après la prise de la Bastille, les fondements de toutes les démocraties bourgeoises. Ajoutons le développement spectaculaire de la Chine communiste laquelle, en quelques décennies, est en train de devenir la première puissance économique de la planète après avoir sorti de la misère un milliard d'êtres humains. Bien entendu, les médias du monde capitaliste ne voient

dans cette réussite du socialisme qu'un triomphe du "néo-capitalisme". Peut-on parler de société capitaliste lorsque l'État est seul propriétaire du sol et que le gouvernement encadre soigneusement l'utilisation des moyens de production et les investissements venus de l'étranger, comme c'est le cas de la Chine? Le triomphe du néo-capitalisme il faut le chercher en Inde, pays "émergent" où le développement sans frein de la misère a accompagné l'enrichissement, aussi sans frein, de quelques poignées de milliardaires.